

Tel qu'en lui-même

Gilles Marcotte

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2404ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (2006). Tel qu'en lui-même. *Contre-jour*, (10), 159–163.

Tel qu'en lui-même

Gilles Marcotte

Quand je pense à Yvon Rivard, c'est, étonnamment, une image de télévision qui me revient. Elle est lointaine et proche à la fois ; elle date des années quatre-vingt, par là, c'est-à-dire du quaternaire à peu près, plus précisément de l'époque où l'on osait parler de littérature à la Société Radio-Canada. Il était question de Saint-Denys Garneau, poète alors assez peu estimé, symbole de tous les maux psychiques dont, depuis le début de la Révolution tranquille, le Québec travaillait féroceement à se guérir. Or, le Saint-Denys Garneau d'Yvon Rivard n'était pas celui-là, n'était absolument pas celui-là. Le jeune écrivain nous parlait le plus naturellement d'un poète, d'un écrivain qu'il aimait, sans se soucier des réserves qu'on entretenait de toutes parts autour de lui, il en parlait comme d'un ami, peut-être d'un complice, avec intelligence et affection. Et j'ajoute l'essentiel : comme s'il n'avait de comptes à rendre à personne, comme s'il n'avait pas à traverser le mur d'incompréhension qui s'était bâti durant les années précédentes autour du poète..

On appelle ça un esprit libre. L'expression est galvaudée, on l'emploie à toutes les sauces, sans les précautions indispensables, sans tenir compte des falsifications auxquelles elle donne souvent prise, mais à propos d'Yvon Rivard elle désigne le ton même de sa voix. Un de ses

anciens étudiants me disait l'autre jour que, contrairement à ce qu'il faisait dans les autres cours, notamment les miens, il ne prenait jamais de notes dans les cours d'Yvon Rivard. Il écoutait.

*

Le siècle de Jeanne, qu'est-ce à dire ? On peut expliquer, tout bêtement, que le siècle qui vient de commencer, le vingt-et-unième, appartient à cette fillette née cinq ans auparavant, et qui donc aura la possibilité d'y vivre une partie au moins de son existence. Mais je pense aussi, le hasard fait parfois bien les choses, au *Siècle de Louis XIV* de Voltaire qui vient de paraître en livre de poche. Le mot « siècle », dans ce titre, désigne moins une période temporelle qui commence et devra se terminer, qu'une certaine gloire, une lumière, une perfection que le temps ne peut atteindre. Dans ce sens, il est évidemment peu logique de l'attribuer à une fillette de cinq ans, fût-elle la plus aimable du monde. Mais l'auteur en remet : tout converge « vers sa petite robe rouge, comme la procession des siècles vers ce seul et unique instant » ; et son éternité même est contagieuse, elle condamne le narrateur, le grand-père, « à vivre aussi longtemps que Jeanne le voudra, encore un siècle, s'il le faut ». Ainsi, la vie commençante concentre déjà toute la longueur du temps, elle est le seul défi possible — parce qu'il est celui de la plus grande faiblesse — à cette mort qui ne cesse de se profiler à l'horizon des pensées d'Yvon Rivard. Ce n'est pas de l'expérience mais au contraire de ce qui vient d'apparaître, que vient, comme un pur don, la possibilité de vivre.

Retenons l'idée du don.

*

Je souligne un autre mot, dans les premières pages du roman, qui m'étonne tout autant, celui d'« œuvre ». Le narrateur parle du « père d'Alice [la mère de Jeanne], qui avait si souvent sacrifié sa fille à la déesse tyrannique de l'œuvre, et à l'écrivain qui en avait récolté une œuvre ». C'est un gros mot, « œuvre ». Il me fait penser à un de mes amis, décédé il y a peu plus d'un an, un homme extrêmement fin, un écrivain de qualité, qui

prononçait « *moneuvre* » avec le sourire d'autodépréciation qu'on devine. Yvon Rivard est peut-être le seul écrivain québécois qui ose parler de son œuvre sans ironie et sans vantardise, simplement, sans arrière-pensée. Le mot, lorsqu'il apparaît dans *Le siècle de Jeanne*, n'a pas l'air ridicule. Mais imagine-t-on un Michel Tremblay, un Réjean Ducharme, un Jacques Godbout ou un Jacques Ferron parlant de leur œuvre avec la même simplicité ? Dans une des premières pages de *Personne n'est une île*, son recueil d'essais qui vient de paraître, Yvon Rivard emploie le mot six fois, j'ai compté. Il parle de l'écrivain en général et de son « œuvre », mais cela ne l'exclut évidemment pas. Pourquoi donc ne suis-je pas tenté de sourire avec un peu d'ironie ? C'est qu'il *prononce* « œuvre » comme il prononçait « Saint-Denys Garneau » à la télévision, comme il parle du « siècle de Jeanne », transgressant comme sans les apercevoir les règles d'une pudeur littéraire qui sont souvent celles du refus de parler. Il écrit, lui, pour parler. Il n'a même pas souci d'écrire *bien*. Sa prose s'accorde souvent le luxe de l'ordinaire, voire à l'occasion du négligé, et les éclats brillants de langage qui y paraissent ont l'air d'arriver là un peu par hasard, à *l'instant*, comme un ami qui frappe à la porte. Exemple : « Chaque lieu, chaque être que j'aime me rapproche et m'éloigne de moi, comme l'instant dans lequel je me tiens tout entier et qui me divise en deux forces contraires, l'une qui s'abandonne au mouvement, l'autre qui y résiste, et c'est ainsi, j'imagine, que naissent et vivent les hommes et les fleuves. »

Œuvre, donc, comme travail : travail de l'écriture et, indissolublement, travail sur soi.

*

Un mot encore, peut-être le plus important, et qui partage avec le précédent le privilège, si l'on peut dire, d'une assez mauvaise réputation : « je ». Je l'entends sonner, car je lui donne la réalité d'une note, avec ses harmoniques, dans les deux parties de l'œuvre d'Yvon Rivard, la romanesque et la critique. C'est d'ailleurs dans celle-ci qu'il apparaît d'abord, tel qu'il se répandra plus tard dans les œuvres des deux sexes. Ce n'est pas le « je » du deuxième roman, *L'ombre et le double*, drapé dans son uniforme de conte un peu solennel, et qui d'ailleurs n'était

pas présent dans le premier, *Mort et naissance de Christophe Ulric*, même si des éléments d'ordre autobiographique s'y trouvent aussi. J'avouerai d'ailleurs que je n'ai pas lu ces deux romans sans difficulté, j'en demande pardon à l'auteur. Le « je » qui mène le jeu dans *Les silences du corbeau*, petit roman parfait, allègre, séduisant, avec des plongées soudaines dans quelques profondeurs, n'est pas encore, non plus, celui auquel je pense. Et dans *Le milieu du jour*, quelques faiblesses d'écriture — absentes du roman précédent — des prosaïsmes insistants, montrent assez bien, par leur insistance même, que si le « je » rivardien se donne de l'expansion, il n'arrive pas encore à occuper tout l'espace de son désir.

Puis, cela se produit. Deux livres, un roman et un essai, *Le siècle de Jeanne et Personne n'est une île*, nous montrent qu'Yvon Rivard est arrivé pour de bon à sa *première personne*, que ce « je » livré à toutes les intempéries a trouvé l'asile non pas d'une paix, ce serait trop, mal dire, la prose chez lui ne saurait jamais être qu'instable, inquiète, sans satisfaction définitive, mais d'un espace où la conscience individuelle cesse d'être une clôture, le monde d'être un obstacle. Je mets, ici, le roman et l'essai à égalité. Dans quel livre, dans quel genre se trouvent donc les lignes qui suivent ?

L'erreur c'est de se croire l'auteur de sa propre vie alors que c'est la vie qui nous invente, c'est elle qu'on reconnaît lorsqu'on se regarde dans un miroir et qu'on ne se reconnaît plus, lorsqu'on devient pour soi-même un étranger, un ami qu'on croise en chemin, un caillou qui heurte notre pied, un chien qui nous suit, un chat qui nous fixe, un nuage qui nous absout, n'importe quoi qui nous tire de nous-mêmes et nous libère de la tentation d'être quelqu'un.

Et celles-là ?

Longtemps j'ai pensé que mon père connaissait mieux la forêt que moi parce qu'il n'écrivait pas, parce que j'avais perdu le pouvoir qui était le sien, en réalisant son rêve à lui qui était de faire des études, d'apprendre à connaître les choses dans les livres. Maintenant, je sais que mon père avait raison, que la connaissance du monde grandit quand on s'en éloigne quelque temps, le temps de laisser grandir en nous le désir de le retrouver, de découvrir enfin ce qui nous manque.

Le premier texte, le plus abstrait, est extrait du *Siècle de Jeanne* ; le second, d'ordre autobiographique, du livre d'essais, *Personne n'est une île*. Ils pourraient transiter sans difficulté dans l'autre genre. Tous deux, ils appartiennent à un « je » qui, soit qu'il parle de sa chatte Charlotte qui est disparue dans le Bas du fleuve ou de la poésie de Gaston Miron, soumet la réalité à un sujet parce que le sujet s'est soumis à la réalité. Comment ? Ne nous faisons pas d'illusions, Yvon Rivard n'a pas trouvé la pierre philosophale qui lui permettrait de confondre sans esprit de retour le sujet et le monde, puisque le premier est promis à la mort et que le monde s'imagine immortel. Mais le sujet, le « je » s'est agrandi, ou plutôt dilaté à la mesure d'un monde, s'est fait monde. Qu'il prétende s'appeler Alexandre en se laissant accueillir et recommencer par l'immensité fluviale, à la fin du *Siècle de Jeanne*, ou que, dans *Personne n'est une île*, il reprenne le dialogue ininterrompu avec ses compagnons et ses intercesseurs, Saint-Denys Garneau — le plus *dangereux* de ses compagnons d'écriture —, Hölderlin, Hubert Aquin, Peter Handke, Virginia Woolf, Jean Éthier-Blais, Rilke, Jacques Brault, Hermann Broch, Gaston Miron (je mêle à dessein les écrivains d'ici et d'ailleurs), l'horizon s'agrandit sans cesser d'être la demeure d'un moi de plus en plus profondément présent. Les textes réunis dans le livre d'essais furent des commandes, et Yvon Rivard en parle comme de « l'occasion de sortir un peu de chez moi ». Mais non. Écrire, pour lui, c'est ne pas cesser d'enrichir un « chez moi », d'en faire un monde.

Me permettra-t-on de citer une phrase de l'Évangile ? Il s'agit de la guérison du paralytique. « Lève-toi, dit le Christ, prends ton brancard et rentre chez toi ». On n'insiste pas, dans les homélies et les commentaires divers, sur les derniers mots, « rentre chez toi ». Je les traduis ainsi : toute existence est sans cesse guettée par la paralysie, menacée de s'immobiliser dans la crainte de vivre ; le remède ne se trouve pas dans le combat mais dans le recueillement, le repli sur celui qu'on est, au-delà ou en deçà de ce que veut le monde.